

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/3 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.3.61943

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Ludger TEWES, *Frankreich in der Besatzungszeit 1940–1943. Die Sicht deutscher Augenzeugen*, Bonn (Bouvier) 1998, 422 p.

Publiées en 1998, ces impressions de vie quotidienne d'occupants allemands en France, recueillies plus de quarante ans après les faits, ont pour objet de réaliser une «typologie des contacts» entre occupants et occupés de 1940 à 1943 – curieuse césure. Mais peuvent-elles combler ce que l'auteur qualifie «d'important déficit de la recherche»? Car comment ces 830 militaires – dont quelques auxiliaires féminines – semblables en cela au héros de la Chartreuse de Parme, qui ne perçoit de la bataille que son environnement immédiat, auraient-ils pu nouer des contacts autres que ponctuels avec la population d'un pays dont la plupart ignoraient la langue, les coutumes, les modes de vie et de pensée? Tout au plus peut-on percevoir la diversité de leurs impressions en fonction des origines sociales, de leur formation, de l'âge, des conditions de séjour en France et d'une situation en constante évolution. Encore faut-il tenir compte des problèmes que pose un travail de mémoire effectué à partir des seules impressions du moment, voire reconstitué après une longue période de latence.

Sans doute trouvera-t-on un certain intérêt à l'évocation des contacts avec la population lorsque ces militaires allant du simple soldat au commandant sont logés chez l'habitant, côtoient des Français en fonction des nécessités du service ou durant leurs loisirs – y compris dans les rapports avec des femmes, qui en payeront souvent le prix fort à la Libération. Les témoignages selon les régions, sujet de la deuxième partie de l'ouvrage, sont limités aux régions occupées jusqu'en novembre 1942. Ce qui est clair, et l'auteur le reconnaît en conclusion, c'est que la plupart des témoins valorisent l'aspect anecdotique au détriment des sujets politiques. Fût-ce par souci a posteriori de ne pas troubler l'entente franco-allemande réalisée depuis les années soixante. Préoccupation présente aussi non seulement dans les dix-huit pages consacrées aux délits de l'occupant et aux attentats de la Résistance, mais jusque dans la conclusion de l'auteur qui réduit la violence de l'occupant à des actions rarement politiquement planifiées pour les imputer le plus souvent à l'effet de l'alcool et des frustrations des acteurs. Ce qui revient à minimiser le ressentiment accumulé et entretenu contre «l'ennemi héréditaire» et la répression impitoyable réalisée avec le concours des autorités vichystes contre toutes les catégories décrétées ennemies de l'«ordre nouveau». Prétendre qu'après 1945 plus personne ne parlait d'ennemi héréditaire grâce aux contacts noués entre Allemands et Français sous l'occupation ou durant le séjour volontaire ou contraint de ces derniers outre-Rhin contredit manifestement l'affirmation (p. 199) selon laquelle il était difficile pour des Allemands de revenir en France au début des années cinquante.

En fait, malgré les sources d'archives citées en annexe, la bibliographie et les commentaires d'ordre historique insérés dans la trame des témoignages dénotent une connaissance souvent approximative, voire lacunaire de faits pourtant élucidés par la recherche. Pour ne citer que quelques exemples: pourquoi reprendre l'estimation fantaisiste de 865 000 juifs vivant en France en 1940 énoncé par Heydrich lors de la Conférence de Wannsee (p. 89) alors que les estimations les plus sérieuses évaluent leur nombre à 330 000? Pourquoi transcrire correctement le sigle FFI (p. 93) et laisser passer sans la moindre remarque, ne fût-ce qu'un «sic» sa transformation en Fédération française de l'Intérieur par un témoin (p. 217)? Pourquoi parler, à propos de la coopération des polices françaises et allemandes, d'une rencontre Bousquet–Oberg–Himmler dès avril 1943 (p. 93) alors que celle-ci ne vise qu'à étendre à la zone nouvellement occupée l'accord Bousquet–Oberg de juillet 1942 reconnaissant aux forces françaises l'autonomie dans l'ancienne zone occupée? Moyennant, ce qui n'est pas dit, leur «collaboration loyale» aux opérations allemandes de répression et de déportation. Quant à affirmer (p. 179) à partir de la seule lettre d'une veuve d'officier français, écrite en 1995, «Naturellement beaucoup de Français, même ceux de la Résistance, savaient distinguer nettement entre Allemands et nazis» relève tout simplement de la fic-

tion. Quiconque a vécu cette époque ou pris la peine de lire des documents de cette époque sait que les Allemands étaient indistinctement qualifiés de »boches«, voire de »frisés«, de »doryphores« ou »verts de gris« et par les plus engagés de »fascistes«, mais que le terme »nazi« était pratiquement pas employé.

Que le temps soit venu d'en finir avec les silences, les mythes, les tabous entretenus au nom de la raison d'État n'autorise pas pour autant, fût-ce avec des intentions louables, une relativisation lénifiante des rapports franco-allemands de cette période, que les deux peuples se doivent d'assumer lucidement.

Rita THALMANN, Paris

Bernard COMTE, *L'honneur et la conscience. Catholiques français en Résistance (1940–1944)*, Paris (Les Editions de l'Atelier) 1998, 303 S.

Auf der Grundlage der bisherigen Forschungsergebnisse unternimmt es der Verfasser, zunächst die unterschiedlichen Ausgangspositionen darzustellen, von denen aus französische Katholiken (»une minorité infime au début«, S. 7) den Weg in die Résistance nahmen. Nach einer verhältnismäßig breiten Schilderung der Situation des französischen Katholizismus vor dem Ausbruch des Zweiten Weltkriegs differenziert er die mentalen wie die geographischen Voraussetzungen und Grundlagen für den Entschluß französischer Katholiken entgegen der loyalen Haltung des Episkopats dem Regime von Vichy Widerstand zu leisten. Eine solche Motivation konnte auch für einen Katholiken durchaus in traditionalem Patriotismus oder einem durch die Überlieferung der Familie gefestigten Ehrgefühl gegeben sein. Das eigentliche Interesse Comtes gilt darum jenen, denen ihre religiöse Überzeugung den Impuls zum Widerstand gab. Diese »résistance spirituelle« sah im Nationalsozialismus eine tödliche Gefahr für das Christentum und fand darum ihr eigentliches Kampffeld in der religiösen Auseinandersetzung mit der Ideologie des Regimes. Die zweite Hälfte des Buches ist der Beschreibung dieses theologischen Widerspruchs gegen die nationalsozialistische Weltanschauung gewidmet, ein Widerstand mit den »Waffen des Geistes« (wie Renée Bédarida ihren Bericht über *Témoignage Chrétien* genannt hat), der doch die materiellen Waffen nicht gering achtete. Durchaus im Rahmen katholischer Überlieferung und Rechtgläubigkeit ergaben sich für die »résistance spirituelle« Präzisierungen und Zuspitzungen der überkommenen theologischen Lehre. Sie wirkten kirchengeschichtlich über die aktuelle Situation hinaus. Wahrheit und Gerechtigkeit, Gewissenspflicht, Menschenrechte, aber auch Pluralismus, Ökumene, Solidarität mit Israel, Verantwortung des Laien rückten für die Begründung der »résistance spirituelle« wie durch die Entwicklung einer Gegenposition zum Nationalsozialismus in den Mittelpunkt der Interpretation christlicher Existenz unter den Bedingungen einer Okkupation, die auch die »Seele Frankreichs« (P. Fessard) bedrohte. Das seither mehr als zur Hälfte vergangene Jahrhundert hat die Bedeutung dieser Themen für das »aggiornamento« der Kirche deutlich gemacht.

Das die Darstellung Comtes beherrschende theologiegeschichtliche Interesse läßt naturgemäß den Anteil der Theologen, vorab der Jesuiten, hervortreten. Der Verfasser weist darum auch ausdrücklich darauf hin, daß sein Buch nicht als eine umfassende Geschichte des Widerstands französischer Katholiken verstanden werden sollte. Es führt jedoch in das Zentrum der Fragestellung nach einem katholischen oder kirchlichen Widerstand, der, wenn eine solche Bezeichnung sinnvoll sein soll, durch eine spezifische Eigenart von Kirche als Akteur von Widerstand ausgewiesen sein sollte. Die mit den »Waffen des Geistes« geführte geistig-religiöse Auseinandersetzung mit dem Nationalsozialismus in Frankreich wird darum von Comte, der darin mit der Literatur und dem allgemeinen Verständnis seines Landes übereinstimmen dürfte, als integrales Element des Phänomens »Résistance« genommen, wäh-